

Ivana Sajko

Roman d'amour

(extraits du roman)

DES MOTS, DES MOTS, DES MOTS, il hurle la première chose qui lui vient à l'esprit quand enfin il parvient à forcer le passage entre ses phrases essoufflées, sans essayer de comprendre ce qu'elle dit au juste, réveillé par son souffle brûlant qui heurte son oreille avec l'insistance irritante d'un réveil, il sent venir l'envie de l'écraser de son poing et s'écrie des mots, des mots, des mots, tel un homme qui ne peut plus supporter la sonnerie, tel un homme qui, à vrai dire, ne peut plus supporter sa proximité à elle non plus, ni sa bouche, ni les vapeurs suffocantes qu'elle exhale, il hurle avec la force d'un homme en train de cramer, comme si elle l'avait brûlé, et elle pense un instant que les murs vont s'écrouler sous cet hurlement, elle se ramasse, se cache la tête dans les bras, enfonce les doigts dans ses cheveux et serre ses paupières jusqu'à avoir mal en agissant de façon typiquement féminine, typiquement selon ses critères à lui, ce qui veut dire de façon exagérée, hystérique et auto-destructrice, car elle arrache exprès ses cheveux de leur racine, c'est exprès qu'elle se recroqueville en position d'un réveil broyé, en plus elle force les larmes dans ses yeux comme si elle avait l'intention de se venger avec cette scène classique de violence domestique. Elle construit la scène en une seconde en levant son visage vers lui, vers le plafond, vers le ciel, tout en se protégeant de ses mains d'où s'échappent les mèches de ses cheveux arrachés.

Cela ne l'impressionne pas.

En plus, elle n'est pas convaincante.

Elle est capable d'imaginer quelque chose de bien plus odieux.

Il lui suffirait d'ouvrir la bouche. Mais il ne le lui permettra pas.

Il se lève comme un volcan, la lave faisant battre ses tempes, il lève la main, lève la main, lève la main et... se retient, car la gifle lui sera plus douloureuse si elle l'atteint sous forme de mots, ces mots de tonnerre et insensés qui frappent de tous les côtés et ne se laissent pas surpasser, c'est pourquoi il crie à nouveau des mots, des mots, des mots, et les mots en effet assourdissent la pièce, tout l'appartement, ou pour être plus précis, tout ce minuscule deux-pièces étriqué qu'ils louent au prix fort, ce qui pourrait facilement expliquer la plupart de ces éruptions, puisqu'une fois de plus ils sont en retard avec le paiement du loyer. Navrant, mais c'est comme ça.

Elle les imaginait dans un environnement plus détendu avec bien plus de mètres carrés.

Il lui confirme qu'elle s'est foutrement plantée.

Mais il vaut mieux ne pas revenir sur le sujet.

Pas maintenant. Car les mots sont dans la pièce.

Ils pourraient être comparés à une coulée de boue. Ils crissent sous les dents, s'effritent dans une salive terreuse et leur bouche n'en lâche que des bulles boueuses sans aucun contenu cohérent. Elles dégoulinent le long de leur menton. Ils devraient se regarder dans la glace et bien retenir cette image. Pour en être dégoutés. Mais ils ne le font pas. Ils préfèrent souffler dans cette boue jusqu'à manquer d'oxygène, jusqu'à ce que les dernières bulles s'égouttent sur le plancher et qu'ils finissent par essuyer, car enfin ils ne peuvent quand-même pas habiter dans une porcherie. Ce n'est qu'alors qu'ils jetteront un regard dans la glace, épongeront la bave sur le menton et le mascara épanché sous l'œil, qu'ils arrangeront les cheveux, réajusteront les vêtements, inspireront, expireront et mourront. On pourrait le dire comme ça aussi, ils mourront une nouvelle fois, de cause tragique d'étouffement par des cochonneries, dans lesquelles ils s'enfoncent régulièrement tels des suicidaires fanatiques. Mais ce ne sera pas elle la première qui prendra le torchon, non surtout pas, elle laissera la boue s'encroûter par terre pour qu'il voie bien à quoi ressemblent ses mots, mots, mots, quand on les regarde de plus près.

Mais il est probablement conscient, lui aussi, de la stupidité de répéter des mots, des mots, des

mots, qui ne disent rien mais qui sont la démonstration flagrante que chaque mot est dépourvu de sens et, en plus, trop bruyant ? Ne voulait-il pas exprimer justement cela, qu'ils n'avaient plus rien à se dire, et que, par conséquent, il ne peut y avoir de raison valable pour qu'elle le réveille de son sommeil, son sommeil bien mérité, si elle lui permet de le rajouter, sommeil par lequel il ne fait qu'essayer de soigner cette fatigue tenace, cette maudite cadence de vie et ces loyers à venir qui le font vieillir de dix ans en un mois, il a déjà cent, deux cents, trois cents ans, il n'en peut plus, depuis longtemps, et si jamais elle veut savoir, lui aussi il avait imaginé une situation plus détendue, des après-midi tranquilles à digérer le déjeuner sur le canapé, à s'assoupir les pieds posés sur la table basse, à ne se réveiller qu'au moment du journal du soir, il imaginait que les choses se résoudraient d'elles-mêmes ou au moins qu'il n'aurait pas de remords si cela ne se produisait pas, et franchement il ne s'attendait pas à ce que ses connaissances s'inquiètent de sa santé parce qu'il est tellement épuisé, desséché et démonté, parce qu'il donne l'impression d'avoir une tumeur, et pas juste une femme, cette femme qui lui rend toujours coup pour coup et plutôt deux fois qu'une, dans son style, eh oui, toi aussi tu t'es planté. Foutrement. Et puis elle ajoute en plus que personne ne l'aimera jamais comme elle l'aime, elle. Qu'il s'en souviene.

Personne.

Jamais.

Comme moi.

* * *

Et il commence à écrire, exactement comme elle lui a dit, depuis le début, depuis le blanc, et il imagine un roman qui pourrait facilement être celui-là, car lui aussi il l'intitulerait roman d'amour, et il le situerait aussi dans un trou perdu, bazaré, où les gens marchent en arrière, ou à quatre pattes, le front ensanglanté et le ver serré entre les jambes, fouillent les poubelles et se mordent les uns les autres à cause d'un manteau usé de grossesse, où l'homme est devenu un ours pour son prochain, pour l'exprimer en images, il écrirait, comme s'il ne lui restait rien d'autre à faire, comme s'il allait contracter une gastrite ou un ulcère à l'estomac s'il ne le faisait pas, comme si cela allait le soulager, et il aurait forcément une mauvaise surprise, car les mots le feraient tourner en rond, s'annulant les uns les autres selon leur propre logique, repoussant une fin heureuse et le forçant à continuer même contre son gré, afin qu'il écrive comme il vit, sans plan, du jour au lendemain, sans savoir ce qui se passera à la page suivante quand, par exemple, elle rentre gelée de la promenade et lit la phrase qu'elle a déjà entendue et qui ne lui avait pas plu, la phrase qu'elle avait peut-être prononcée elle-même, et qu'elle réalise qu'il n'a pas d'imagination pour inventer une histoire meilleure que celle-ci, la leur, si nulle, et dont, s'il veut vraiment qu'elle lui dise, la littérature n'a pas du tout besoin, surtout pas maintenant, quand les gens ont grande soif de livres qui consolent, qui promettent, qui, selon ses mots à elle, sauvent, et non de ces merdes défaitistes où tout est déjà perdu et adjugé, et qui, ajouterait-elle, n'ont aucun rapport avec l'amour, car l'amour c'est le sexe, l'amour c'est le désir, l'amour ce sont les bulles, les fleurs, le chocolat et l'odeur de la cannelle, l'amour c'est l'ivresse indicible qui résiste à la gravitation, à la récession et aux coups de la vie, qui nous soulève au-dessus de la gadoue de la rue et de la boue du plancher, ces choses pour lesquelles lui, à la différence d'elle, n'a pas le moindre talent.

Mais lui, malgré tout, il aimerait écrire justement ce roman-là, même s'il est parfaitement conscient qu'il ne le fera pas, découragé d'avance à la pensée de toutes ces foutues prétentions, crises et

blocages d'artiste et de ces énormes quantités d'alcool qu'il devrait y investir, tout comme à la supposition qu'en effet personne ne lirait ça, en plus il craint l'image dans laquelle il pourrait se reconnaître s'il éjectait toute cette électricité de sa tête, s'il se défoulait, s'il avouait, s'il arrivait au chapitre où il fait mine d'écrire, ou, soi-disant, de pêcher, d'observer le bouchon qui flotte paresseusement à travers la surface blanche, de rouler une cigarette, alors que ses pensées n'arrêtent pas de s'envoler vers le visage de la serveuse qui s'est trouvée tout à fait par hasard de l'autre côté du bar, quand il s'est sauvé du chantier du parking tout froissé et couvert de crachats et quand il a commandé un double Pelinkovac d'une voix tremblante, quand il lui a fallu quelque chose pour se calmer, quand il a dû se rincer le visage et se soûler, car il n'y avait pas cinq minutes, ne l'oublions pas, que l'autre type essayait de l'étrangler, et voilà qu'il tournait son verre vide entre les doigts et répétait j'emmerde une révolution pareille, j'emmerde des gens pareils, j'emmerde un Etat pareil, sans penser qu'elle pourrait l'entendre, et encore moins le comprendre, ou même, lui remplir son verre à nouveau, s'asseoir sur la chaise à côté de la sienne et lui dire ce que personne ne lui a dit depuis des siècles, qu'il a raison, qu'il a parfaitement raison de les maudire tous sans exception, car elle le fait elle aussi, chaque fois qu'elle se pose la question de savoir pourquoi elle fait serveuse au lieu de faire des études, pourquoi elle distribue les bières au lieu de passer des examens, ou de lever des barricades, car oui, ça aussi lui vient à l'esprit quand elle pense à ce pays de merde où elle ne peut pas espérer autre chose que d'enfiler les gants en caoutchouc et plonger dans la chiasse jusqu'au coude, laver des verres, préparer les cafés, torcher les sols, et essayer de tenir droite sa colonne vertébrale pour empêcher n'importe quel porc de toucher ses fesses alors qu'elle vide les mégots du cendrier.

Non, il ne peut pas écrire cela, car il aurait l'air pareil, d'un porc, ce serait comme s'il profitait de la situation juste pour accaparer ces fesses lui aussi, quoiqu'à présent, à vrai dire, il n'arrive même pas à retrouver le prénom de celle à qui elles appartiennent, ce qui est parfaitement compréhensible, au moins pour lui, car il était hors de lui, il ne maîtrisait ni sa tête, ni ses mains, ni ses phrases qui giclaient de son Pelinkovac, éclaboussaient comme des dauphins, puis se cassaient le cou sur le zinc, quand soudain, il s'est senti merveilleusement bien d'être aussi soûl et con, il avait envie de porter un toast au fait d'être resté vivant, viiiivaaant, et d'être là assis face à une jeune femme qui ne s'en agaçait pas pour autant, ne faisait aucun geste pour s'en débarrasser avec mépris, et ne le fixait pas comme il fixe lui les réunions du parlement, irrité d'avance de ce qu'ils ont à lui dire, et c'est pourquoi il a levé solennellement son verre et a déclaré que tout n'était pas perdu, qu'il fallait regarder l'avenir par son côté plus radieux, surtout elle, qui n'avait ni crédit, ni enfant, et qui serait toujours jeune et belle dans les vingt, trente ans à venir, quand l'intenable avidité du capital aura fini par s'avaloir lui-même, et que les choses auront commencé à aller mieux, ce qui n'était, bien sûr, qu'une pure formule grossière, mais ça lui a plu quand même, car elle a dit santé, lui a rempli le verre à nouveau, lui a souri encore, avant de se mettre à répéter qu'ils devaient s'être déjà rencontrés quelque part, qu'elle avait dû le voir quelque part, dans les journaux ou même à la télévision, ce qu'on ne pouvait expliquer autrement que par le fait qu'il y avait partout des types comme lui et que chaque ivrogne ressemblait à un autre ivrogne, qu'il était facile de les confondre, qu'ils se ressemblaient par leurs gestes, leurs injures, leur mauvaise poésie et leurs théories tirées par les cheveux, telle celle venue d'outre-tombe par laquelle il lui démontrait le lien secret entre leurs destins, bavant sur son oreille et analysant les constellations de leurs âmes dans leurs vies passées, assurant que leurs chemins s'y était déjà croisés, qu'ils étaient, le plus probablement, adversaires ou ennemis, qu'ils se regardaient à travers la mire, mouraient dans des guerres et des duels, pour se retrouver, après ces longues errances sous le masque de rôles erronés, enfin du même côté et obtenir la chance qu'ils allaient maintenant saisir ou rater. Et même si c'était de vraies foutaises, elle lui a dit à nouveau qu'il avait peut-être raison, pourquoi pas ?

Traduction du croate par Martina Kramer